

Cervantès, le marrane, et les Juifs comtadins dans la littérature française du XVIIIème siècle :
LECTURE DE DEUX NOUVELLES DE FLORIAN

par Roger KLOTZ

René Godenne dit:

“ Bien que le nom de Florian figure toujours dans les histoires de la littérature, personne à l’heure actuelle ne lit plus Florian. La postérité a sans doute retenu qu’il composa des fables ... Pourtant, on ne saurait perdre de vue que cet auteur laisse une oeuvre qui compta, à un moment, aux yeux d’un certain public français sensible aux dons d’invention d’un écrivain qui pouvait aborder des genres aussi divers que la comédie (*Théâtre italien*), le roman historique (*Gonsalve de Cordoue, Numa Pompilius*), le roman épistolaire (*Les Lettres anglaises*), la nouvelle (*Six Nouvelles ...*), la pastorale (par exemple, *Galatée, Estelle et Nemorin*) ou les “mémoires” (*La jeunesse de Florian ou Mémoires d’un jeune Espagnol*).”

Florian a eu un succès certain de son temps, au XVIIIème siècle, et au XIXème siècle; son oeuvre exprime un goût et une sensibilité qu’on ne peut négliger ; à ce titre, elle mérite d’être sortie de l’oubli. Il est donc intéressant d’étudier deux de ses nouvelles : *Eliezer et Nephtali, poème traduit de l’Hébreu ; suivi d’un dialogue entre deux chiens, nouvelle imitée de Cervantès*

Florian est né le 6 mars 1755, dans l’actuel département du Gard, peut-être à Sauve, près de Florian, où sa famille possédait un château et où il est en tous cas baptisé ; il évoquera plus tard les paysages des basses Cévennes, qui ont été ceux de son enfance :

“Je veux célébrer ma patrie, je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée croissent ensemble sous un ciel toujours d’azur ; où, sur de riantes collines, semées de violettes et d’asphodèles, bondissant de nombreux troupeaux ; où, enfin, un peuple spirituel et sensible, laborieux et enjoué, échappe aux besoins par le travail et aux vices par la gaieté.”

Florian semble retenir de son pays natal l’image de l’Occitanie que l’on a lorsque l’on vit à Paris ; peut-être associe-t-il en fait l’image du pays natal à celle de sa mère qu’il n’a pas connue mais pour qui il avait

une vénération certaine. Peut-être Florian trouvera-t-il un refuge maternel dans la littérature et dans la traduction des oeuvres de Cervantès ?

D'abord mis en pension à Saint-Hypolite, Florian fut ensuite présenté à Voltaire par l'un de ses oncles, devint page chez le Duc de Penthièvre, puis entra à l'école d'artillerie de Bapaume et devint capitaine de dragons, dans le régiment de Penthièvre à Maubeuge ; ce passage dans la carrière des armes, courant chez les cadets des familles nobles, semble un peu rapprocher Florian de Choderlos de Laclos qui avait aussi une formation d'officier d'artillerie. Il mena une existence de libertin et de coureur de dots. En plus d'une oeuvre littéraire abondante et variée, il a donné une traduction du *Don Quichotte* de Cervantès, qui a joui d'un succès certain ; il a donc joué un grand rôle dans l'introduction en France de la littérature espagnole. Laffont et Bompiani ajoutent :

“Banni en 1793 par le décret interdisant aux nobles de séjourner à Paris, Florian alla se réfugier à Sceaux où d'ailleurs il fut bientôt appréhendé. Le 9 thermidor le sauva de la guillotine. Mais il devait mourir, brisé par les émotions, à 39 ans, Le 13 septembre 1794.”

La grande encyclopédie ajoute que, à Sceaux, le buste de Florian est l'objet de “démonstrations” félibréennes; peut-être les félibres de Sceaux voient-ils un ancêtre dans ce Cévenol, qui est surtout connu pour avoir écrit en Français.

Le *Dialogue entre deux chiens* a fait l'objet d'une édition critique par René Goden; ce récit paraît ainsi dans un recueil contenant 12 nouvelles de Florian dont une seule est d'inspiration “française” ; on trouve, entre autres une nouvelle “espagnole”, une “portugaise”, deux récits “inspirés par Cervantès, des récits grecs, persans, africains ... Il y a, on le voit, un certain goût de Florian pour l'exotisme. René Godenne publie, en annexe, un inédit, *Don Lopez*, manifestement inspiré par l'Espagne, avec un héros qui s'appelle “Don Santillane” ; l'inspiration espagnole de Florian semble passer parfois par le héros de Lesage. René Godenne a, par ailleurs étudié le texte de Florian en le rapprochant de celui de Cervantès.

Florian a pris soin de préciser qu'il ne s'agit pas d'une traduction mais d'une “nouvelle imitée de Cervantès” C'est là, on le voit, une façon assez libre d'introduire un auteur étranger en France ; cette méthode ne doit cependant pas être négligée car elle débouche ici sur une image de Cervantès et de la littérature espagnole ; de cette image pourra peut-être se dégager une meilleure connaissance de Florian.

L'oeuvre de Florian est précédée d'un jugement sur les nouvelles de Cervantès :

“L'auteur de *Don Quichotte* a fait douze Nouvelles, qui toutes sont agréables, mais dont trois méritent d'être distinguées par l'intérêt, l'originalité, la philosophie, que le peintre de *Dorothee* et de *Sancho* savait si bien répandre dans ses ouvrages. L'une de ces nouvelles est *La force du sang*, qu'on a déjà lue dans mes *Mélanges* sous le titre de *Léocadie*. Dans une autre, où l'auteur raconte qu'un homme, malade à l'hôpital de Valladolid, entendit pendant une nuit une conversation qu'avaient deux chiens qui gardaient l'hôpital, Cervantès se sert de cette bizarre fiction pour faire une critique fine et philosophique des moeurs, des usages de son pays. Enfin, dans la nouvelle, qui porte le nom de *Rinconnet et Cordatille*, il nous représente au naturel une espèce d'hommes, fort commune de son temps en Espagne, et dont la police a purgé depuis les grandes villes : ce sont des vauriens, des filous formant un corps, ayant des statuts, des règles, composant une société, peu respectable, mais fort gaie. Cervantès les a peints avec un comique, une vérité qui sans doute ont servi de modèles à la caverne de Gilblas. Son excellent esprit n'a pas laissé échapper cette occasion d'attaquer par le ridicule, arme qu'il maniait si bien, les petites pratiques superstitieuses que ces fripons mêlaient à leurs désordres. Cervantès, né dans le seizième siècle, et en Espagne, était peut-être le seul, alors qui sût que la superstition est la plus mortelle ennemie de la religion, et qu'on honore l'un en détruisant l'autre.

Pour éviter des longueurs, des traits d'un goût qui n'est pas le nôtre, j'ai réuni au *Dialogue des deux chiens* la Nouvelle de *Rinconnet et Cordatille* ; j'y ai joint encore *L'histoire de Ruperte*, épisode qui m'a paru piquant dans le roman de *Persiles et Sigismonde*, le dernier ouvrage du même auteur ; enfin j'ai abrégé, supprimé beaucoup de choses, ajouté même quelquefois ; mais tout ce qu'on trouvera de bon appartient à Cervantès, et si l'ouvrage ne plaît point, la faute en est sûrement à moi seul.”

On note que, en imitant Cervantès, Florian se situe dans le sillage de Lesage et de *l'Histoire de Gil Blas de Santillane* ; “la caverne de Gilblas” est une allusion claire au chapitre du souterrain qui se situe au début du roman de Lesage; c'est là où commence l'initiation de *Gil Blas* à travers un monde où l'on ne se contente pas de lire le bréviaire et les poètes latins ; Tout en s'appuyant sur la forme du roman picaresque que Lesage a reprise à l'Espagne, Florian semble en fait s'inscrire dans le courant rationaliste du XVIIIème siècle :

“Cervantès, né au seizième siècle, et en Espagne, était peut-être alors le seul qui sût que la superstition est la plus mortelle ennemie et de la religion, et qu'on honore l'une en détruisant l'autre”.

Le début de la phrase semble rappeler, d'une manière allusive, les bûchers de l'Inquisition ; peut-être y-a-t-il aussi une allusion au marranisme de Cervantès ; le discours de Florian semble s'inscrire dans la suite logique de la *Très humble remontrance aux Inquisiteurs d'Espagne et de Portugal* que Montesquieu fait écrire par “une jeune Juive de 18 ans, brûlée à Lisbonne au dernier auto-da-fé” ; en se dressant contre la superstition, Florian marque sa participation au courant philosophique des Lumières. René Godenne nous apporte des précisions sur ce texte de Florian :

“Sous le titre de *Léocadie* se cache une traduction de *La force du sang* ...

Florian n'a rien changé au fond même de l'histoire. Il se permet seulement quelques modifications tellement insignifiantes qu'on en vient à se demander leur raison d'être. Citons des exemples. Chez Florian, Rodolphe est âgé de 18 ans ; chez Cervantès, de 22. Lors de l'enlèvement de Léocadie, chez Florian, la servante s'arrache les cheveux ; chez Cervantès, elle se déchire la face. Le crucifix de la chambre de Rodolphe est en or chez Florian, en argent chez Cervantès. Cervantès ne donne pas de nom au père de Rodolphe ; Rodolphe lui en trouve un. Une seule fois, Florian atténue la portée d'un incident : alors que, chez son modèle, les paroles de Léocadie implorant la mort après son viol enflamment à nouveau Rodolphe, l'auteur français, plus réservé (en cela, il mérite son titre de “doux Florian”), passe tout de suite au moment où le jeune homme met Léocadie à la rue. En réalité, l'intention de Florian est moins de traduire fidèlement le texte de Cervantès que de l'adapter. Voilà qui permet de comprendre l'épithète d'imitée” introduite dans le titre du récit. De manière générale, Florian concentre le texte espagnol. D'une part, il supprime toutes les réflexions morales introduites par Cervantès, réflexions destinées dans l'esprit de celui-ci valoriser une aventure par trop romanesque. De l'autre, Florian, désireux, semble-t-il, de conter rapidement, élague à grands coups dans les discours des personnages (particulièrement ceux de Léocadie à Rodolphe). En définitive, *Léocadie* apparaît comme sorte de résumé détaillé du récit espagnol. Par là s'expliquerait le choix du terme d'“anecdote” placé dans le titre de la narration, terme qui évoque

mieux que celui de “nouvelle”, l'idée d'une narration brève.”

L'adaptation du texte de Cervantès par Florian a en fait pour fondement une méditation sur une forme narrative ; si *Léocadie* n'est qu'“un résumé détaillé du récit espagnol”, si ce n'est qu'une “anecdote” destinée à mieux souligner “l'idée d'une narration brève”, c'est que Florian s'apprête à faire de la Nouvelle quelque chose qui ne soit plus un Roman ; c'est déjà un récit bref, ayant une certaine unité d'action, peu de personnages et une certaine sobriété dans l'analyse psychologique. René Godenne a étudié de la manière dont Florian compose ses nouvelles :

“Tout dans la nouvelle est conçu en fonction du caractère de brièveté du genre. Et le talent de l'auteur est indiscutable : il sait retenir l'attention parce qu'il sait conduire son récit et qu'il possède à un certain degré le sens de la progression dramatique.”

Parce qu'il donne peut-être sa définition à un genre que le XIXème siècle mettra en honneur, Florian a sa place dans l'histoire de la littérature française.

Dans *Le dialogue des deux chiens*, on voit clairement apparaître les passages inspirés par “la nouvelle de Rinconnet et Cordatille” ainsi que par *L'histoire de Ruperte*; ainsi, le passage emprunté à la seconde nouvelle commence de la façon suivante:

“La belle Ruperte était arrivée du Mexique, avec sa mère et des trésors immenses. La mère de Ruperte mourut ; sa fille, qui n'avait que dix-huit ans et que sa beauté céleste rendait l'objet de tous les hommages, resta maîtresse de plusieurs millions et de sa liberté. Deux cavaliers sévillans étaient fort assidus à lui faire la cour. L'un, appelé Pèdre de Gamboa, était déjà d'un certain âge, veuf, et père d'un fils unique qui étudiait à Salamanque. L'autre, qui se nommait don Estevan, était jeune aimable et bien fait. Tu comprends qu'il fut préféré ; la belle Ruperte le prit pour époux.”

L'emploi du nom de l'héroïne est l'aveu de l'emprunt de Florian à une autre oeuvre de Cervantès ; on note tout d'abord la recherche d'une certaine couleur locale, qui transparait par l'origine mexicaine de l'héroïne, les noms espagnols des deux “cavaliers assidus” auprès de “la belle Ruperte”, l'évocation enfin de la ville de Salamanque ; on retrouvera cet attrait pour l'Espagne dans certaines oeuvres romantiques, par exemple dans *Hernani*, *Ruy Blas* ou *Les Orientales*. Enfin, on voit apparaître dans ce passage

un attrait certain de Florian pour le romanesque.

René Godenne note que Florian passe sous silence les emplois trouvés par Bergance après son départ de la maison du riche marchand : chez un alguazil, chez un tambour qui fait de lui un chien savant, chez un bohémien, un more et un comédien ; René Godenne ajoute :

“L’auteur fait perdre à la nouvelle espagnole son cachet réaliste. Mais que Florian remplace ces épisodes par l’histoire romanesque de Ruperte atteste que le réalisme n’était pas son affaire.”

L’oeuvre de Florian, qui s’inscrit, on le voit, dans le courant pré-romantique du XVIIIème siècle, participe donc bien à ce tournant qui va permettre de passer de l’âge classique à la période romantique.

Eliezer et Nephtaly ne semblent pas avoir fait l’objet d’une édition critique ; l’oeuvre semble avoir été publiée pour la première fois par Louis-François Jauffret dans un “ouvrage posthume” contenant également, du même auteur, *Guillaume Tell, ou la Suisse libre*, des fables, des poèmes, ainsi que le *Dialogue des deux chiens*. *La grande Encyclopédie* date cette nouvelle de 1787. Une indication de la préface nous permet peut-être de confirmer cette hypothèse :

“Trois ans après cette aventure, je reçus la traduction du poème hébreu, avec une lettre de M. Jonathas, qui m’apprenait que son épouse et lui abandonnaient le Comtat, alors agité de grands troubles, pour aller s’installer au Caire.”

René Moulinas note d’abord, dans son ouvrage sur *Les Juifs du Pape en France*, qu’une vague de faillites a particulièrement secoué la communauté de l’Isle-sur-la-Sorgue en 1778 ; il souligne surtout l’importance du développement de l’esprit des lumières en France, où l’on se montrait de plus en plus libéral envers les activités commerciales des Juifs comtadins ; il ajoute :

“Les conditions d’existence dont les Juifs du Pape pouvaient jouir en terre française leur paraissaient tellement plus attirante que la pénible servitude dans laquelle on s’efforçait de les maintenir dans leurs ghettos de l’Etat pontifical que cela valait bien de courir le risque d’une expulsion, de plus en plus improbable. C’est pourquoi le mouvement d’émigration des Juifs des quatre carrières vers le royaume de France, et tout particulièrement le Languedoc, ne fit que s’accroître, dans les derniers temps qui précède-

rent la Révolution ... Pour l’Isle, le document, dressé en janvier 1789, répartit les 63 chefs de famille qui constituent la carrière en quatre catégories dont la dernière est formée par ceux qui ont abandonné la ville, pour aller s’établir ailleurs : il n’y en a pas moins de 16 dans ce cas, ce qui veut dire que plus d’un quart des membres de la communauté a déjà déserté le ghetto.”

L’installation des héros de Florian, non pas en Provence ou dans le Languedoc, mais au Caire, en Egypte, rappelle l’appartenance de Florian à la maçonnerie et plus particulièrement à la Loge des Neuf-Soeurs. Peut-être faudra-t-il voir ce que cet attrait de l’auteur pour l’Orient a de symbolique.

Une longue préface raconte la découverte du “poème hébreu”. Florian voyageait dans “l’ancien comtat d’Avignon” et, revenant de la fontaine de Vaucluse, passait près de “la petite ville de l’Isle” :

“Vers les dix heures du matin, je découvris, à l’ombre de deux mûriers plantés au bord de la Sorgue, une jeune femme et un jeune homme, assis tous deux sur le gazon. Leurs habits simples n’annonçaient ni la richesse ni l’indigence. Le jeune homme, sans être beau, avait une physionomie prévenante. La jeune femme était grande, belle, et sa beauté devenait plus frappante par son caractère étranger. Son visage ovale, ses longs yeux noirs semblaient porter une empreinte d’infortune et de dignité. Je m’arrêtai pour la considérer : elle écoutait avec beaucoup d’attention la lecture d’un manuscrit que le jeune homme tenait sur ses genoux. Je m’approchai sans être aperçu, et je distinguai bientôt que cette lecture n’était pas en français. Ils paraissaient tous deux s’y complaire : ils s’interrompaient quelquefois pour se parler dans la même langue que celle du manuscrit, se pressaient la main, se regardaient avec tendresse ; je crus même remarquer que leurs yeux étaient baignés de larmes. Quoique je n’entendisse pas un seul mot de ce qu’ils disaient, j’aurais long-temps écouté, si la jeune femme, en m’apercevant, n’eût pas fait signe au jeune homme de s’en aller. C’est à moi, lui dis-je, de me retirer puisque ma présence vous importune. Je suis étranger ; je reviens de Vaucluse ... J’ai pris la liberté de vous demander la route de l’Isle.

A ces mots, la jeune personne rougit. Le jeune homme me répondit en français, en m’indiquant le sentier qu’il fallait prendre. Je lui demandai s’il retournait à l’Isle, il me dit que oui ; je le suppliai de me permettre de l’accompagner, il ne put me le refuser et nous voilà cheminant ensemble ... je fis tomber

[la conversation] sur le manuscrit qu'il lisait. Dans quelle langue est-il? Lui demandai-je. Dans la mienne, répondit-il ; je suis Hébreu."

Le grand intérêt de ce passage est de nous donner une image des Juifs de l'Isle sur la Sorgue. Nous constatons tout d'abord que le jeune homme se dit "Hébreu"; nous avons pu noter que, lorsque, à la même époque, les Juifs des quatre communautés comtadines sont installés en France, ils comparaissent chez le notaire comme "Juifs de l'Isle, de Cavaillon ..."; de la même façon, il ressort de l'ouvrage historique d'Armand Lunel que les Juifs comtadins étaient tellement marqués par la langue et la culture provençales qu'ils en venaient, semble-t-il, à ignorer la langue liturgique ; il est donc difficile d'imaginer, dans la réalité, des Juifs de l'Isle lisant en Hébreu et surtout parlant cette langue entre eux ; Armand Lunel dit ainsi :

"L'Hébreu fut loin d'être la langue usuelle de nos Juifs. Beaucoup d'entre eux en savaient à peine l'indispensable pour réciter leurs prières, à tel point que des parladours, les chantres, étaient tenus de vulgariser ou de romancer, selon les prescriptions des *Escamots*, les versets de la Bible. Et comme dans l'Enclave pontificale le français n'était pratiqué que par l'élite, le provençal restait la langue la plus répandue chez les Juifs comme dans la masse des Chrétiens."

La vision que Florian nous donne ici des Juifs de l'Isle sur la Sorgue ne s'appuie pas sur la réalité ; nous entrons dès la préface dans une utopie semi-orientale qui se situe dans la suite logique des *Lettres persanes* de Montesquieu et des *Lettres juives* du Marquis d'Argens.

A cette vision des Juifs bilingues, parlant hébreu et français, s'ajoute la vision, un peu exotique de la belle Juive ; Armand Lunel dit :

"L'élégance et la grâce de leurs femmes allèrent jusqu'à prendre la forme d'un thème littéraire: la chaleur du regard ombragé par de longs cils et cette carnation pareille à du rose fixé sur de l'or."

Ce cliché de la belle Juive, véhiculé par tout un "thème littéraire", exprime peut-être, en le sublimant, la recherche d'un exotisme sexuel : C'est pour "considérer" la jeune femme que Florian s'arrête ; il note "son visage ovale, ses yeux noirs" qui "semblaient porter une empreinte d'infortune et de dignité"; ainsi, ce visage, dont la forme et les yeux

semblent exprimer des sentiments intimes, semble être ce qui permet à Florian de dévoiler ce que la jeune femme a en elle de plus intime ; le phénomène de sublimation va permettre de passer de l'attirance pour la jeune femme à l'attrait pour l'Hébreu et pour la culture juive :

"Je rassurai M. Jonathas. Enhardi par sa confiance, je lui demandai de quoi traitait le manuscrit qu'il lisait ce matin. Madame Esther prit la parole.

"C'est un poème, me dit-elle, que mon père m'a laissé en mourant. Il est dans notre famille depuis plus de dix générations. Le nom de l'auteur est ignoré. Mon père, qui était un rabbin très instruit, pensait que cet ouvrage avait été fait par un Réchabite, retiré par-delà le Jourdain, dans le temps où la malheureuse Jérusalem, assiégée par les Romains, était encore déchirée par des factions intérieures. Ce qui donne du poids à cette opinion, c'est ce que dit l'auteur au commencement du poème, en s'adressant aux enfants de Zelpha, c'est-à-dire aux habitants de l'ancienne tribu de Gad. Quoi qu'il en soit, nous relisons souvent ce poème, parce que nous y trouvons le tableau des vertus que nous voudrions pratiquer. Il vous intéresserait, si vous entendiez l'hébreu ; au moins vous prouverait-il qu'il existe des livres juifs dont les pages ne sont pas sanglantes."

Florian a besoin de dépasser le mythe de "la belle Juive" en s'abritant derrière un récit qui remonte à l'antiquité romaine et qui affirme d'antiques vertus que l'on voudrait pouvoir encore pratiquer au moment où se déroule la scène. L'univers juif de l'Isle sur la Sorgue est, on le voit, totalement inventé : il naît uniquement des mécanismes de la sublimation que Myriam Pécaut présente ainsi :

"Véritable alchimie, la sublimation s'active à dresser au-dessus du fleuve de boue des ponts d'or. Un semblant de vie, de richesse, ou de beauté est insufflé à la matière vile, à la matière morte. L'objet de la plus noire envie est chauffé à blanc, culturisé, sacrifié au feu, sociabilisé. Au bois pourri est communiquée l'ardeur du feu qui réchauffe le coeur des hommes."

Peut-être Florian sublime-t-il sa tendance au libertinage, en se la cachant à lui-même, par une fiction romanesque, qui lui permet de méditer, à la lumière de l'Orient, sur des vertus morales qu'il ne pratique que dans l'imagination. Florian souhaite communiquer à ses lecteurs un message de tolérance:

" - Vous êtes d'une nation bien antique et bien célèbre, à qui tout chrétien doit le respect.

- Nous les dispenserions du respect, s'ils voulaient nous accorder cette tolérance que commande l'humanité.
- Je la voudrais, comme vous, pour tous les peuples et pour tous les cultes. J'espère que, dans ma patrie, la philosophie bientôt amènera cet heureux temps ... “

L'Ancien Régime finissant s'est effectivement intéressé à la condition des Juifs ; on connaît ainsi le sujet du concours lancé en 1788 par l'Académie de Metz : “Est-il des moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux en France ?”. Si l'Académie de Metz pouvait se permettre de mettre au concours des questions de religion, c'est que les philosophes des lumières avaient fait entrer la notion de tolérance dans les mentalités et s'apprêtaient à la faire entrer dans la vie politique. De ce point de vue, *Eliezer et Nephtaly* sont donc bien de leur époque. De la même façon, Florian inscrit son oeuvre dans ce courant mis à la mode par Montesquieu et le Marquis d'Argens ; il s'agissait jusqu'ici d'utiliser l'image de l'Orient pour présenter une critique de la société occidentale ; Florian utilise la société hébraïque pour nous présenter l'image d'une société vertueuse ; peut-être est-il plus proche de l'idéal rousseauiste que de la démarche critique de Montesquieu et de Voltaire ; ce qui reste de certain, c'est que sa démarche reste une méditation morale à partir d'une image de l'orient ; comme on ne sent pas transparaître un image en négatif de la société occidentale, il y a là quelque chose d'un peu plus original, une certaine ouverture pré-romantique à l'exotisme.

L'histoire de ces deux frères qui aiment la même femme et dont l'un s'efface pour que l'autre ait un mariage heureux adopte, sous la forme d'un “poème” en quatre chants, la logique d'un récit “à cinq branches” tel que Todorov le définit :

“L'intrigue minimale complète consiste dans le passage d'un équilibre à un autre. Un récit idéal commence par une situation stable qu'une force quelconque vient perturber. Il en résulte un état de déséquilibre ; par l'action d'une force dirigée en sens inverse, l'équilibre est rétabli ; le second équilibre est semblable au premier mais les deux ne sont jamais identiques.”

Le récit semble se répartir dans les cinq “branches” suivantes

- 1 - Une situation stable de départ : le grand-prêtre et ses deux fils sont très unis.
- 2 - La chasse de Nephtaly rompt cet équilibre ; il ren-

contre Rachel ; il a un malaise.

- 3 - Les événements qui résultent de ce déséquilibre :
A) la rencontre de Rachel et d'Eliezer ;
B) la demande en mariage présentée par Eliezer.

4 - Le chant III apporte une rupture à ce déséquilibre par la conversation entre Nephtaly et Rachel puis par l'annonce de la mort d'Eliezer. Du Chant III découle d'abord le mariage de Rachel avec Nephtaly ; puis, bien plus tard, leur fils découvre qu'Eliezer n'était pas mort mais qu'il avait volontairement disparu pour permettre le mariage de son frère.

5 - La mort d'Eliezer apporte un nouvel équilibre qui permet de terminer le récit en lui conservant sa valeur morale.

Le sommet de l'intrigue est peut-être le chant III parce qu'il exprime les sentiments des trois principaux personnages :

“Comme [Eliezer] s'approchait derrière le feuillage, il voit Nephtaly donner à Rachel le voile qu'il portait dans son sein, et que Eliezer connaissait pour être le voile de l'Israélite ; il entend les derniers mots prononcés par Nephtaly. Ces mots, ce voile, lui découvrent tout. Eliezer apprend à la fois les tourmens (sic) et la vertu de son frère, et le malheur de Rachel. Il demeure morne, immobile, la tête penchée sur sa poitrine, les bras étendus vers la terre, appuyé contre le figuier. Il ne voit, il n'entend plus rien. Ses yeux sont couverts de ténèbres. Son âme a perdu l'existence par la force de la douleur. Semblable à l'homme frappé de la foudre, il a vu l'éclair et senti la mort.”

Eliezer éprouve déjà les sentiments exaltés et mélancoliques de l'âme romantique qui sent peser sur elle le poids de la destinée, qui s'enferme sur elle même et en vient à envisager la mort ; cela se traduit chez lui par tout un langage gestuel qui exprime l'aspect dramatique de sa situation. On pense un peu ici au passage de *La Nouvelle Héloïse* racontant la promenade sur le lac. Chez Rousseau, ce sont les éléments du paysage qui accentuent la mélancolie romantique de Saint-Preux. Chez Florian, seul un figuier évoque un décor peut-être un peu conventionnel de la Méditerranée orientale ; l'important reste pour lui la psychologie du personnage et, en ceci, Florian s'inscrit peut-être un peu plus que Rousseau dans le sillage du classicisme.

Ce petit ouvrage de Florian est important en bien des points. On note tout d'abord que Florian a énormément contribué à l'introduction en France des oeuvres

L'ECHO des CARRIERES n° 44

vres de Cervantès ; ses adaptations et ses imitations l'ont également conduit à donner une forme plus moderne au genre de la nouvelle ; en introduisant une distinction entre cette sorte de récit et le roman, Florian ouvre la voie au XIX^{ème} siècle et à ce que feront Balzac, Stendhal et Maupassant. De la même façon, l'image que Florian nous donne de l'Espagne s'appuie sur ce que le XVIII^{ème} siècle avait créé avec Lesage ; mais, en même temps il ouvre la voie au goût romantique pour l'exotisme et la couleur locale. Il en va de même avec *Eliezer et Nephtaly*. La nouvelle s'inscrit dans cet engouement du XVIII^{ème} siècle pour l'Orient ; en même temps, il y a chez Florian un éloge de la vertu que l'on ne trouve, à son époque, que chez Rousseau ; on a également noté, dans la nouvelle, l'importance des sentiments romantiques.

Mort en pleine Révolution, c'est-à-dire à la fin extrême du XVIII^{ème} siècle, Florian fait donc partie de ces auteurs qui ont fait évoluer la littérature vers des formes et des sentiments qui la rapprochent du XIX^{ème} siècle ; cet écrivain, par la manière dont il s'inscrit dans le courant pré-romantique, a largement participé au tournant entre le XVIII^{ème} siècle et la période suivante.